

---

# Introduction

## **Sylvie GRAND'EURY-BURON**

Université de Lorraine, Écritures, UR 3943, F-57000 Metz, France  
sylvie.grandeury-buron[at]univ-lorraine.fr

## **Manuel VALENTIN**

Museum national d'histoire naturelle, Institut de recherche pour le développement, Paloc, UMR 208, F-75005 Paris, France  
manuel.valentin[at]mnhn.fr

Difficile d'ignorer le rôle essentiel que revêt la couleur dans les sociétés d'hier et d'aujourd'hui. Percevoir les couleurs a toujours permis aux humains de jouir du spectacle de la nature. Les lever et coucher de soleil, hors des zones urbanisées, demeurent encore aujourd'hui des moments d'émotion intenses, tandis que l'apparition d'un arc-en-ciel ou d'une aurore boréale sont des phénomènes qui conservent toute leur féerie sans jamais lasser quiconque. Ce sont à chaque fois des instants uniques. Le propre des couleurs qu'offre le monde naturel n'est-il pas d'être éphémère ? Leur tenue dans le paysage dure au mieux le temps d'une saison durant laquelle l'alternance des jours de soleil, de nuage, de pluie ou de neige auront complètement changé leurs teintes, leurs degrés de saturation et de luminosité. À l'inverse de cet univers marqué par le caractère transitoire, voire insaisissable des couleurs, les sociétés humaines ont développé des techniques de plus en plus élaborées pour fixer les couleurs et leur conférer une certaine stabilité. À l'origine, prendre un fragment de roche comme du jade ou de la cornaline par exemple, extraire un peu d'argile rouge ou blanche ou prélever une plume d'oiseau sont des actes qui permettaient d'isoler la couleur particulière de chacun de ces éléments et de la replacer sur d'autres supports matériels, lui donnant ainsi une certaine visibilité. Les découvertes archéologiques ont ainsi mis en évidence l'usage de l'ocre rouge sur des coquillages entrant dans la parure du corps il y a plusieurs centaines de milliers d'années. En faisant entrer dans le champ social une gamme relativement limitée de couleurs, les hommes de la préhistoire ont pu commencer à les maîtriser tant économiquement et socialement qu'artistiquement. Ce processus d'appropriation à la fois concrète et symbolique des couleurs favorisa sans doute par la suite leur expression linguistique.

L'importance de l'usage de la couleur dans la vie sociale n'est plus à démontrer, que ce soit pour augmenter l'attrait du corps humain par les produits de maquillage et les parures vestimentaires, ou pour marquer certains biens à destination

cérémonielle ou funéraire. Au cours du 20<sup>e</sup> siècle surtout, dans le monde occidental où la vue a pris le pas sur toutes les autres facultés sensorielles, l'usage de la couleur a accompagné l'évolution des sociétés dans des domaines multiples, devenant notamment un moyen formidable de codifier les messages, de représenter les identités religieuses, nationales, individuelles et collectives, mais aussi de conditionner les comportements, comme lorsqu'il s'agit d'arrêter son véhicule à un feu rouge, par exemple. Avec l'avènement de l'ordinateur en tant qu'instrument d'écriture, la couleur tend désormais à devenir une aide à l'organisation et à la structuration des connaissances, puisqu'il devient facile de surligner une phrase importante ou de changer la teinte d'un paragraphe particulier. La couleur investit également les champs de la santé, du développement individuel et du bien-être. La chromothérapie se définit ainsi comme une méthode qui exploite les propriétés supposées des couleurs pour soulager des troubles organiques ou émotionnels. De manière plus intrusive, l'optogénétique a pour ambition de moduler le comportement de certaines cellules nerveuses modifiées génétiquement selon l'envoi d'une lumière rouge, jaune ou bleu.

Mais qu'est-ce qu'une couleur ? L'Europe judéo-chrétienne s'est longtemps méfiée de son pouvoir de séduction et de tromperie, une méfiance justifiée par son étymologie, laquelle était, pensait-on, associée au latin *celare* « cacher », « dissimuler ». La liturgie chrétienne a préféré diriger la pensée des fidèles vers des effets lumineux ou des couleurs plus abstraites, en recourant largement à la dorure et aux matières argentées. Selon le philosophe anglais John Locke (1632-1704), la couleur est une qualité seconde de la chose (1689). Il dénonçait par là sa nature illusoire et tenace poussant la perception humaine à considérer que la couleur correspondait à la réalité de la chose. En sciences physiques, la couleur n'a pas d'existence matérielle. Pigments et colorants sont avant tout des éléments qui filtrent d'une certaine façon la lumière. Or, celle-ci est avant tout une longueur d'onde électromagnétique captée par l'œil et traduite dans notre cerveau en différentes nuances, la perception des couleurs étant essentiellement le fruit de ces interactions. La compréhension de la nature physico-chimique de la lumière et de ses propriétés optiques a contribué au développement des techniques de production et de reproduction de couleurs. La lithographie, la photographie, les imprimantes, les ampoules électroluminescentes (diode et LED), les couleurs numériques ont achevé la dématérialisation de la couleur autrefois essentiellement incarnée par toute une gamme de pigments et de colorants extraits de matières minérales ou végétales, d'oxydes métalliques et d'éléments issus de l'industrie chimique. En parallèle de ce processus, la production de couleurs est devenue infinie. Le nombre de nuances possibles se compte en plusieurs millions selon la nature de la teinte, du degré de saturation et de luminosité.

Si l'on admet que « plus que la nature, le pigment, l'œil ou le cerveau, c'est la société qui "fait" la couleur, qui lui donne sa définition et son sens qui décline ses codes et ses valeurs, qui organise ses pratiques et détermine ses enjeux »

(Pastoureau, 2016, p. 240), la question du langage devient centrale. Comment nommer les dizaines de milliers de couleurs générées par les techniques du numérique. Décrire une couleur n'est pas chose facile. Les dictionnaires n'ont souvent pas d'autres possibilités que de recourir à des référents dans le réel ? Quel mot va s'imposer pour que chacun visualise mentalement une coloration particulière ? Certes, des systèmes de codification ont été élaborés (Cyan, Jaune, Magenta, Noir [CJMN], *HyperText Markup Language* [HTML], code décimal [RVB] ou hexadécimal, etc.) à l'usage des professionnels. D'une efficacité certaine sur le plan technique, ces codes déchargent le cerveau de sa capacité à nommer les couleurs en question, une capacité inversement proportionnelle à celle du nombre infini de couleurs produites par la technologie. Il existe certes une nomenclature parallèle à celle des codes de couleurs, mais qualifier un bleu de « marine » ou d'« azur » n'a-t-il pas quelque chose d'arbitraire ? Les termes qui qualifient ces teintes renvoient à une réalité qui est vécue différemment selon les individus et les communautés humaines, en raison notamment des qualités chromatiques changeantes d'une région du globe à une autre et du choix des expressions linguistiques ou non-linguistiques pour les traduire. Une approche culturaliste est alors nécessaire pour comprendre comment la perception des couleurs se construit au-delà de la physiologie et des interactions lumière/matière.

Si l'histoire culturelle de la couleur dans le monde occidental a suscité et suscite encore de nombreux travaux, les connaissances apparaissent comparativement moindres lorsqu'on aborde d'autres sociétés, en particulier celles du continent africain et celles de l'Amérique du Sud. À ce constat s'ajoute l'idée qu'il ne s'agit pas simplement d'une histoire des teintes, de ses fabriques à la fois techniques et sémantiques. La question de la couleur se décline en fait comme un des socles révélateurs de l'évolution des sociétés humaines, car elle touche à la question d'une connaissance qui se voudrait universelle. Étant donné que la transmission des savoirs est soumise à l'impact de la circulation des populations, des moyens d'information et de communication, et par conséquent, des représentations culturelles, l'objectif consisterait alors à cerner les conséquences engendrées par l'usage de plus en plus prégnant de la couleur dans un contexte global pluri et interculturel : les formulations stratégiques orales et visuelles dans les modalités relationnelles, les échanges et le management culturels-interculturels, et plus largement le développement économique des organisations respectives passées, actuelles et futures. C'est dans cette perspective que le programme TSANGA a été initié. S'il est vrai que l'empreinte occidentale a imposé une partie de ses savoirs, de ses pratiques ou de ses valeurs à travers le quotidien de nombreux pays du Sud avec la création et l'intégration de nouvelles lexies, l'un des enjeux du dispositif-projet TSANGA *via* ses nombreux participants, est de poser les fondations d'une réflexion visant à déconstruire le schéma universaliste des

couleurs dont la source est essentiellement occidentale et dans laquelle la teinte constitue le paramètre central. C'est ce que rappelle Bruno Trentini pour qui les débats sur la dénomination des couleurs alimentés par certaines approches comparatistes nécessitent de revisiter en amont les fondamentaux en matière de physiologie de la vision et de porter un regard critique sur le rapport objectivité/subjectivité installé au cœur des processus de perception du monde. Dans la plupart des cultures d'Afrique au sud du Sahara, l'essentiel n'était pas de savoir si une couleur est rouge ou verte ... mais de savoir si elle était sèche ou humide, rayée ou tachetée, lisse ou rugueuse, tendre ou dure, sombre ou claire, sourde ou sonore. Le phénomène couleur était appréhendé de pair avec d'autres phénomènes sensoriels. Mais dans la mesure où il n'existe pas une culture africaine homogène, en dépit d'un certain nombre de convergences à l'échelle de grandes zones sociolinguistiques, il devient sans doute judicieux de coupler les approches culturalistes d'une approche écologique de la perception telle que formulée par James J. Gibson (1977, 2017).

L'accroissement démographique des pays émergents, en particulier francophones, l'accentuation des mobilités Nord-Sud, Sud-Nord, ainsi que la mixité croissante des entités culturelles sur fond de cultures ancrées de plus en plus dans une vision nationaliste sont des facteurs qui vont marquer les décennies à venir. L'installation de passerelles interactives entre les diverses manières de classer et de comprendre le monde devient une nécessité. La « couleur » peut constituer l'une de ces passerelles privilégiées pour réinventer un dialogue constructif entre les différentes parties du monde. Cette question, maintes fois traitée et analysée dans les pays du Nord, est également présente au Sud, notamment en Afrique, mais elle n'y a pas encore donné lieu à de grands travaux de synthèse, en raison sans doute des situations complexes et infiniment variées qu'elle implique.

Depuis une quinzaine d'années, les politiques linguistiques et sociétales mettant en avant le traitement des lexiques, les objets littéraires ainsi que la description des langues tant vernaculaires en danger que véhiculaires, notamment celles reconnues « langue officielle », se sont concrétisées par le recrutement massif d'enseignants-chercheurs dans les pays africains émergents (Sénégal, Côte d'Ivoire, Gabon, Cameroun, etc.). Elles ont initié la production de nombreux savoirs et compétences qui ne pourra que s'accroître en raison de la multiplication des échanges facilités par l'accès au numérique. Dans ce vaste champ des connaissances en train de se construire, la couleur pouvait apparaître comme une question secondaire, comparativement à d'autres thématiques. S'ajoutaient à cela les obstacles classiques liés aux sociétés qui se sont structurées par l'oralité, avec pour corollaire une faiblesse quantitative de traces écrites. Dans ce contexte particulier, le programme TSANGA avait pour simple ambition d'impulser dans les pays du Sud des

thèmes de recherche tel celui de la couleur à partir d'un socle de partenariats et d'échanges<sup>1</sup>. Le choix de la couleur s'est fondé sur son potentiel fédérateur et surtout pour sa capacité à couvrir des réalités culturelles très diversifiées, allant par exemple de la production d'objets aux techniques de management entrepreneurial. La finalité des « rendez-vous » du TSANGA étant essentiellement méthodologique, une première restitution des recherches effectuées lors des rencontres annuelles de 2017 à 2019<sup>2</sup> a permis à de « nouveaux » chercheurs africanistes d'investir le champ d'études des couleurs dans une perspective transdisciplinaire et d'orchestrer également des journées d'étude localement<sup>3</sup>. Les résultats de ces rencontres ont commencé à se concrétiser par la publication d'ouvrages et d'articles sur cette thématique en Afrique même. Les questions de perception, de dénomination et d'usage de la couleur constituent un échantillon particulièrement significatif, susceptible de susciter des réflexions transdisciplinaires sur la pertinence ou non des approches théoriques et méthodologiques employées. Et c'est en raison de sa capacité à fédérer plusieurs champs de recherche, que la couleur constitue un lieu pour réfléchir et comparer les approches dans les domaines de la recherche de terrain, des langues, des littératures et des arts. Par ses liens explicites qu'elle entretient avec la pédagogie et les techniques d'apprentissage éducatif, elle est aussi une invitation à comprendre la transformation des modes d'organisation sociale, ou encore l'intégration et le développement des cultures sociales dans les environnements globalisés d'aujourd'hui.

- 
1. Afin de construire cette recherche sur le thème de la couleur, labellisée MSH-Lorraine, et satisfaire la justification d'un réseau d'acteurs performants, plusieurs missions effectuées au Sénégal, Côte d'Ivoire, Benin, Togo, République Centrafricaine, Burkina-Faso, Cameroun par des membres d'Écritures de Université de Lorraine, du Llacan (UMR 8135, CNRS, Inalco, EPHE) et du Musée de l'Homme (CNRS) comportaient localement des réunions et l'organisations de journée d'études (méthodologie d'enquête de terrain et réflexion sur le dispositif-projet TSANGA). Elles ont fortement contribué à la création d'équipes locales indépendantes fédérant ainsi en réseau composé de 23 disciplines CNU, soit 130 collègues d'Europe et de pays du Sud.
  2. D'un point de vue méthodologique, originalité, impulsion, développement pour échafauder cette démarche recherche action opérée sont appuyées par des outils d'information et de sensibilisation des membres, proposés en ligne sur YouTube et sur la plateforme du réseau TSANGA. Disponibles sur : <https://www.youtube.com/watch?v=mrWsY5MGxkw>, et <https://couleur-tsanga.event.univ-lorraine.fr/> [consultés le 16 mars 2023].

Lors des rencontres annuelles, une journée d'études avec les coordinateurs-référents des équipes suivie du colloque international thématique accessibles à tous étaient retransmises en direct, la 1<sup>re</sup> rencontre bénéficiant d'une interprétation en LSF. 78 vidéo-captées sont exploitables d'un point de vue pédagogiques et/ou activités de recherche en libre accès sur les sites du TSANGA et ULTV. Disponibles sur : <https://couleur-tsanga.event.univ-lorraine.fr/> et <https://ultv.univ-lorraine.fr/search/?q=TSANGA> [consultés le 16 mars 2023].

3. Les journées d'études sont « Perception et dénomination de la couleur en Côte d'Ivoire : Méthodologie de Constitution des *corpus* » et ont eu lieu les 20 et 21 janvier 2020 à l'université Félix Houphouët Boigny (UFHB), Cocody-Abidjan, Côte D'Ivoire. Disponible sur : <https://couleur-tsanga.event.univ-lorraine.fr/resource/page/id/18> [consulté le 16 mars 2023].

Les articles qui suivent interrogent la manière dont les couleurs sont pensées et traduites dans plusieurs langues africaines, en premier lieu le gbaya (République Centrafricaine [RCA]). Yves Moñino aborde cette langue sous une perspective comparatiste avec le palenquero, une langue créole de Colombie<sup>4</sup>, mais surtout il présente un argumentaire, de plus en plus validé par les études de langues africaines, qui s'oppose à la théorie de Berlin et Kay (1969), cette dernière étant fondée sur le présupposé que « tout terme de couleur désigne dans toute langue une portion du spectre » : celle de la mise à jour d'invariants cognitifs (contraintes psychosensorielles) que les groupes humains organisent en combinaisons très différentes et en symbolismes parfois opposés. La contribution de Paulette Roulon-Doko valide certes les propos d'Yves Moñino, mais s'inscrit davantage dans une analyse proprement linguistique, apportant un éclairage en profondeur sur les modalités d'expression des couleurs, alors que la langue gbaya ne possède pas de terme désignant la couleur au sens générique. Les contributions d'Ambemou Oscar Diané, de Françoise Ugochukwu et de Dominique Ranaivoson qui portent respectivement sur la langue akye (Côte d'Ivoire), la langue igbo (Nigéria) et le malgache (Madagascar) montrent à leur tour que les termes et expressions utilisés pour traduire une couleur sont inséparables de leur résonance sémantique et symbolique. À partir de là, il devenait logique d'examiner la place et le rôle de la couleur dans la littérature. Étant donné l'immensité du sujet, l'accent s'est porté sur la littérature enfantine, 1<sup>re</sup> accroche de la couleur pour un enfant. Celle de Côte d'Ivoire est abordée par Béatrice Akissi Boutin et Yah Nadia Danguï, qui cherchent à comprendre comment, dans un contexte d'occidentalisation de la culture, les couleurs utilisées pour illustrer les livres littéraires ivoiriens pour enfants participent à la transmission des valeurs proposées par les auteurs de ces livres. Ouahiba Benazout souhaite mettre en évidence l'effet et l'impact des couleurs dans la compréhension des récits à partir de deux albums de jeunesse à l'usage d'apprenants algériens du cycle moyen (collège) ayant le français pour langue étrangère et présentant des difficultés de lecture.

Les articles suivants de Carolina Ortiz Ricaurte sur les termes de couleur dans la langue kogui (Colombie) et d'Antonia Cristinoi et Caroline Cance sur les stratégies d'expression de la couleur en palikur en Guyane française et au Brésil offrent un contrepoint comparatiste intéressant avec les langues africaines. Cette approche se poursuit avec les contributions d'Al Kajousli Soufian et de Nejmeddine Khalfallah sur l'évolution lexicale des couleurs en langue arabe. Ces ouvertures approfondies sur les langues africaines, américaines et arabes sont conçues comme des apports qui nuancent, voire, démythifient une image conceptuelle de la couleur très longtemps dominée par les schémas de la pensée occidentale. Dans cette perspective, lors des rencontres TSANGA, de nouvelles

---

4. Le palenquero est une langue symbolisant la résistance des Nèg' Marrons de Colombie, parlée à Palenque de San Basilio

pistes de recherche se sont avérées très prometteuses, repoussant davantage encore les champs d'expression de la couleur. À ce titre, les contributions de Jean-Marie Vanzo et d'Angoua Tano, difficilement restituables ici pour des raisons techniques, apportent un regard original sur l'expression des couleurs dans le langage des signes auprès des personnes malentendantes<sup>5</sup>.

## Références

- BERLIN Brent et KAY Paul, 1969, *Basic Color Terms. Their Universality and Evolution*, Berkeley, University of California Press.
- GIBSON James J., 1977, « The theory of affordance » dans SHAW Robert E. et BRANSFORD John, *Perceiving, Acting, and Knowing*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates, p. 67-82.
- GIBSON James J., 2014, *Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, éditions Dehors.
- LOCKE John, 2009 [éd. orig. 1689], *Essai sur l'entendement humain*, trad. de l'anglais (Royaume-Uni) par P. Coste et annoté par P. Hamou, Paris, Le Livre de poche.
- PASTOUREAU Michel, 2016, *Rouge, histoire d'une couleur*, Paris, Seuil.

---

5. Voir les interventions *Une langue toute en couleur mais pas que ... dans la Langue des Signes Française*, Jean-Marie Vanzo, expert en Langue des signes (Fédération nationale des sourds de France, CLE) [vidéo 6695] et *Stratégies d'expressions et connotations liées à la notion de couleur dans une langue des signes émergente, la Langue des Signes de Bouakako - Côte d'Ivoire*, Angoua Tano, enseignant-chercheur à l'UFHB, Cocody-Abidjan, Côte d'Ivoire [vidéo 6676]. Disponibles sur : [https://ultv.univ-lorraine.fr/video/6695-07\\_une-langue-toute-en-couleur-mais-pas-que-dans-la-langue-des-signes-francaise-jean-marie-vanzo/](https://ultv.univ-lorraine.fr/video/6695-07_une-langue-toute-en-couleur-mais-pas-que-dans-la-langue-des-signes-francaise-jean-marie-vanzo/) et [https://ultv.univ-lorraine.fr/video/6676-08\\_strategies-dexpression-et-connotations-liees-a-la-notion-de-couleur-dans-une-langue-des-signes-emergente-la-langue-des-signes-de-bouakako-lasibo/](https://ultv.univ-lorraine.fr/video/6676-08_strategies-dexpression-et-connotations-liees-a-la-notion-de-couleur-dans-une-langue-des-signes-emergente-la-langue-des-signes-de-bouakako-lasibo/) [consultés le 16 mars 2023].